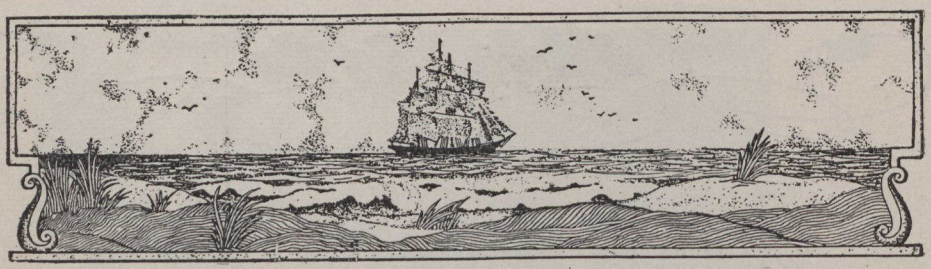

Drames de la Mer

Par EDOUARD CABRETTE

La nouvelle qu'un navire n'est pas arrivé à destination après un délai raisonnable ne manque jamais d'intéresser, mais si ce délai se prolonge et si aucun renseignement ne parvient, l'anxiété atteint son paroxysme, parce que l'événement prend une teinte de mystère qui nous porte à compatir avec les pauvres voyageurs dont la vie est en jeu.

Heureusement pour les neuf cents êtres humains qui logeaient dans le *Mount-Royal*, sur le sort duquel les journaux quotidiens nous ont entretenu en janvier dernier, ce navire a su résister à la fureur des flots et c'est avec un véritable soupir de soulagement que le monde entier a finalement appris qu'il était arrivé en lieu sûr, sans grave avarie.

Ainsi qu'on a pu le constater, la possibilité de cette catastrophe a fait surgir les statistiques, et surtout les histoires oubliées des sombres drames de la mer, cette terrible engloutisseuse de marins intrépides.

Il est impossible de toutes les rappeler dans un court article, mais nous en choisissons trois des plus pathétiques : les deux premières parce qu'elles se rapportent à notre pays et la troisième parce qu'elle est unique en son genre et le restera, espérons-le.

* * *

Au nombre des désastres maritimes dont on a conservé le souvenir, aucun n'a causé, au Canada, une plus profonde sensation, ni laissé une trace plus ineffaçable que celle du *City of Boston* de la ligne Inman, car ce désastre inexpliqué et inexplicable plongea dans le deuil toute une ville de nos provinces maritimes.

Il y a quarante ans, l'industrie européenne, non seulement n'avait pas d'agence dans l'Amérique britannique, mais ne nous envoyait même pas de commis voyageurs avec des échantillons. Force était donc à nos négociants de se déplacer pour faire leurs achats. Comme le commerce d'importation était à cette époque presque monopolisé par Halifax, les marchands de gros de l'endroit avaient pris l'habitude de se transporter en Europe, deux fois l'an : le printemps et l'automne. Et pour diminuer le coût du passage tout en faisant la traversée plus agréablement, ils organisaient une sorte d'excursion semi-annuelle et partaient ensemble par le même navire.

C'est ainsi que le 4 mars 1870, le *City of Boston* quitta le port d'Halifax avec 191 riches importateurs, la plupart pères de familles.

Deux semaines, trois semaines s'écoulèrent, et le *City of Boston* n'avait pas encore franchi l'océan, mais tout le monde avait confiance dans la solidité du vaisseau et dans l'habileté de son commandant et l'on crut d'abord à un simple retard occasionné par une de ces tempêtes si fréquentes lors de l'équinoxe du printemps. Après la quatrième semaine, cependant, les familles des voyageurs et le public s'alarmèrent, aussi accueillit-on avec une joie indescriptible la nouvelle que le steamer avait réussi à atterrir à Moville, petit port d'Irlande. Sur réception de la dépêche, à Halifax, les cloches sonnèrent à toute volée, les écoliers reçurent congé et les passants même ne s'abordèrent qu'avec les plus vives manifestations de gaieté. Mais cette joie fut de courte durée, car bientôt un sinistre télégramme annonça que la nouvelle était controuvée : le navire entré dans le port de Moville, n'était pas le *City of Boston*. Halifax retomba dans une morne douleur, et depuis, pas une épave, pas un débris, rien, absolument rien, n'est venu indiquer quel avait été le sort du malheureux navire.

Plus récemment, en 1901, le *Huronian*, de la ligne Allan, partait de Glasgow en route pour St-Jean, N. B. Ce vaisseau faisait son premier voyage et c'est rempli d'espérance qu'il s'élança fièrement vers l'horizon. Jamais plus on n'en a entendu parler. Passagers, équipage, navire, tout s'est évanoui.

* * *

Si mystérieuses que soient ces disparitions étranges dont le nombre est plus considérable